

**Moholo** Oh oui ! Je crois qu'il me connaît, je le connais. Je voudrais le rencontrer, il est extraordinaire. Lui et Han Bennink sont les batteurs qui dégagent la plus grande force.

**Jazzmag** Vous jouez aussi avec des musiciens hollandais...

**Moholo** Oui, avec Kees Hazevoet, Peter Bennink... Je les ai rencontrés quand nous avons joué au Paradiso d'Amsterdam avec Chris. Nous n'avions pas de bassiste et nous avons demandé à Arjen Gorter de jouer avec nous. Grâce à Arjen, j'ai rencontré Kees et Peter. Mais je connaissais Han Bennink depuis l'époque où j'avais joué avec John Tchicai et Roswell Rudd à Amsterdam, en 1966.

**Jazzmag** Quand vous jouez avec Brotherhood, votre façon d'aborder la batterie n'est pas la même que quand vous jouez avec Irène Schweizer...

**Moholo** Dans Brotherhood, il y a plusieurs directions à suivre. D'abord, il faut marquer le tempo, coller aux arrangements, puis, pendant les chœurs des souffleurs, je peux décomposer le tempo et jouer « free ». Avant commencé à jouer dans un big band, je n'ai aucune difficulté à jouer le tempo, d'autant que je connais parfaitement les thèmes que nous jouons. Avec Irène, c'est totalement différent, c'est très libre. Comme il n'y a pas de bassiste dans le trio, chacun doit pallier ce manque. C'est très intéressant de ne pas avoir cette ligne de basse qui court, il faut tisser la toile... J'aime beaucoup ce groupe. En fait, c'est tout le contraire de Brotherhood. J'aime aussi le trio de Mike Osborne, où je joue avec Harry Miller. C'est une musique qui se laisse jouer. Je joue le tempo puis, peu à peu, j'abandonne les structures carrées...

**Jazzmag** Vous faites partie de beaucoup de groupes ?

**Moholo** Brotherhood, le trio d'Irène, « Just us », le trio de Mike Osborne, « Centipede », le grand orchestre de Keith Tippett, le big band de Stan Tracey, « Nine Sense », le groupe d'Elton Dean, et d'autres groupes encore. J'entends parfois dire que je joue le tempo, mais c'est faux. Et même si c'était vrai, ma mère et mon père ne sont pas à Londres, je ne peux pas aller les voir pour leur dire : « Papa, je n'ai pas d'argent pour manger ! », je suis un exilé, je dois me nourrir moi-même. Quand on me propose des « gigs » de jazz, ie les accepte, bien sûr. Beaucoup de musiciens vont enregistrer des disques de pop la nuit, en cachette. Je ne fais pas ça, je refuse des gigs de ce genre. Je ne fais pas de classique non plus, bien que le classique soit la seule musique qui soit acceptée par les musiciens. Si vous jouez du classique, les musiciens de jazz ne vous considèrent pas comme un vendu, un traître, alors que si vous jouez de la pop, vous êtes vraiment une crapule. Si vous êtes un musicien classique, c'est la même merde : vous êtes reconnu par la société, vous êtes un « vrai » musicien. Pour la vieille génération, le classique est la « vraie » musique. Pour la jeune génération, c'est la pop music. Vous vous retrouvez entre les deux en train de jouer du jazz : les vieux vous crachent sur la gueule et les jeunes vous regardent en ricanant.

**Jazzmag** Dudu et Mongezi ont enregistré des disques de jazz-rock...

**Moholo** Oui, c'est un orchestre sud-africain. Aujourd'hui, à Londres, il y a beaucoup de Sud-Africains, de grandes communautés, et s'ils peuvent s'en sortir, c'est bien.

**Jazzmag** Réussissez-vous à vivre de votre musique ?

**Moholo** Difficilement. Il n'y a pas beaucoup d'argent qui rentre. Je ne pourrais pas aller au cinéma, par exemple, six fois par semaine... Parfois il m'arrive de saborder mes gigs. Pas intentionnellement, mais ce sont des moments où je ne pense à rien, j'ai envie de rentrer chez moi, je n'arrive pas à me rendre compte de ce qui est bien ou non, tout devient horrible. Etre un exilé c'est déjà horrible. Les gens ignorent tout de votre façon de vivre, qui est complètement différente. Cela rend les rapports difficiles entre eux et vous. J'ai la sensation de me faire violer dans le vrai sens du terme, et je pense que Dudu pense la même chose que moi... Il y a des moments où on peut me dire n'importe quoi, même une plaisanterie, ça sera interprété dans ma tête. La réaction des gens est toujours défensive... Vous savez, la musique c'est au poil, rien à dire de ce côté-là, la musique prend bien soin d'elle-même, mais en même temps il faut payer le loyer, nourrir la famille. Nous sommes des êtres humains, nous faisons la musique et nous devons passer par tous ces non-sens : traverser les frontières, valider les passeports, voyager vingt-quatre heures pour arriver une demi-heure avant le concert, jouer, repartir...

**Jazzmag** Quelle est la réaction des musiciens américains face à un musicien sud-africain ?

**Moholo** Quand je suis arrivé en Europe, je suis allé dans un club où jouaient des musiciens américains et j'ai demandé à jouer. Un type m'a demandé : « D'où viens-tu ? » Dès que j'ai dit : « Je viens d'Afrique du Sud », on m'a empêché de jouer. A cette époque, on ne savait pas qu'il y avait des musiciens en Afrique du Sud. Aujourd'hui, si un Japonais vient me demander à jouer, — et aujourd'hui je sais que les musiciens japonais existent, — je dirai : « Oui, avec plaisir ». C'est comme quand un Américain arrive et demande à jouer, il sera accepté, simplement parce qu'il est Américain et même s'il fait de la merde. Moi, dans ce club, j'ai demandé à jouer et j'ai entendu des ricanelements. J'ai insisté. Finalement ils ont accepté, et après avoir joué, le musicien américain m'a demandé pour la deuxième fois : « Mais d'où viens-tu ? » Je lui ai répondu : « Je viens d'Afrique du Sud ». Il a insisté : « Non, on ne nous la fait pas, tu es un de ces musiciens complètement inconnus qui traînent aux Etats-Unis et tu viens en Europe en disant que tu es Sud-Africain... » Cela se passait il y a une dizaine d'années. Aujourd'hui, ça ne se passerait plus ainsi, tout le monde sait qu'il y a de bons musiciens en Afrique du Sud grâce à des gens comme Dollar Brand, Makaya Ntshoko et nous. D'une certaine manière, nous avons ouvert la voie aux jeunes musiciens sud-africains, et nous l'avons payé. Mais il y a encore des tas de musiciens sud-africains qui vivent comme nous vivions quand nous sommes partis pour l'Europe. Dollar Brand fut le premier à en sortir, nous sommes les seconds...

**Jazzmag** Où habite Dollar Brand aujourd'hui ?

**Moholo** Quand je l'ai vu à Juan-les-Pins, il m'a donné deux adresses : une à Capetown et une à New York. Johnny Dyani, lui, vit au Danemark, il travaille parfois avec Dollar.

**Jazzmag** Y a-t-il des musiciens américains qui vont jouer en Afrique du Sud ?

**Moholo** Bien sûr. Percy Sledge a chanté en Afrique du Sud et il a gagné 250 000 livres. Il n'aurait jamais gagné cela ailleurs. Pour nous, les natifs du pays, il n'y avait rien. Etre ingénieur en Afrique du Sud est hors de question si vous êtes noir, de même qu'architecte ou médecin. Mais sans aller si loin, en Angleterre il est impossible à un Noir d'être speaker à la radio ou à la télévision. De même, à la radio, s'il y a un big band qui joue avant les informations, il me sera impossible d'en faire partie, il n'y a que des Anglais. Et même entre Anglais il y a des différences, on ne demandera jamais à Mike Osborne, par exemple, de jouer dans ce genre de big band ou d'être musicien de pupitre dans un show à la télévision. Toute la société est basée sur trois niveaux : le bas, le milieu et le haut. Les parlementaires par exemple sont payés 200 livres par semaine, mais les éboueurs qui sont à peine payés 100 livres font grève pour avoir 200 livres. S'ils obtiennent satisfaction, les parlementaires sont mécontents à leur tour et veulent obtenir 400 livres. Arrivent les mineurs et les gens de l'électricité qui ne veulent pas être oubliés. Le gouvernement, évidemment, fait la sourde oreille à leurs revendications au mois de septembre. Et tout se met à craquer en plein hiver : des tonnes de poubelles dans les rues, plus d'électricité, plus de charbon, plus de gaz... Tout se passe de cette manière : les classes inférieures, les classes moyennes, les classes supérieures... Quoi qu'il en soit, la Grande-Bretagne ne sera jamais comme les Etats-Unis. Là-bas il y a des Noirs, des étrangers qui sont parlementaires. La Grande-Bretagne doit rester « propre », jamais de personnalité noire. Il n'y aura jamais de Stevie Wonder ou d'Otis Redding en Grande-Bretagne, il n'y a qu'Elton John et toute cette merde. Pourtant il y a tant de bons musiciens en Angleterre et les Anglais ne le savent même pas. S'ils pouvaient se réveiller un peu et regarder autour d'eux, ils verraient ce qu'ils ont, des types comme John Surman, qui va d'ailleurs aller vivre aux Etats-Unis, il a obtenu un poste d'enseignant là-bas... Tant d'excellents musiciens... (Propos recueillis par Gérard Rouy.)

**Repères discographiques** « Brotherhood of Breath Live at Willisau », Ogun Og-100 ; Harry Miller : « Children at play », Ogun Og-200 ; Mike Osborne (as), Harry Miller (b), Louis Moholo (dm) : « Border Crossing », Ogun Og-300 ; Alan Skidmore, Osborne, John Surman (saxes, etc.) : « Sos », Ogun Og-400. (Les disques produits par Ogun sont distribués en France par Sun Records.) A lire sur Chris McGregor et « Brotherhood of Breath » : « Un souffle qui vient d'Afrique » (entretien, par Denis Constant, Jazz Magazine n° 209). « Du Pondoland au Lot-et-Garonne » (information, par D. Constant, n° 230). « Les cinq jours de Grenoble » (reportage photographique de Guy Le Querrec, n° 231) ; sur Harry Miller : in « Rocco et ses frères » (étude, par Francis Marmande, n° 232).